

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

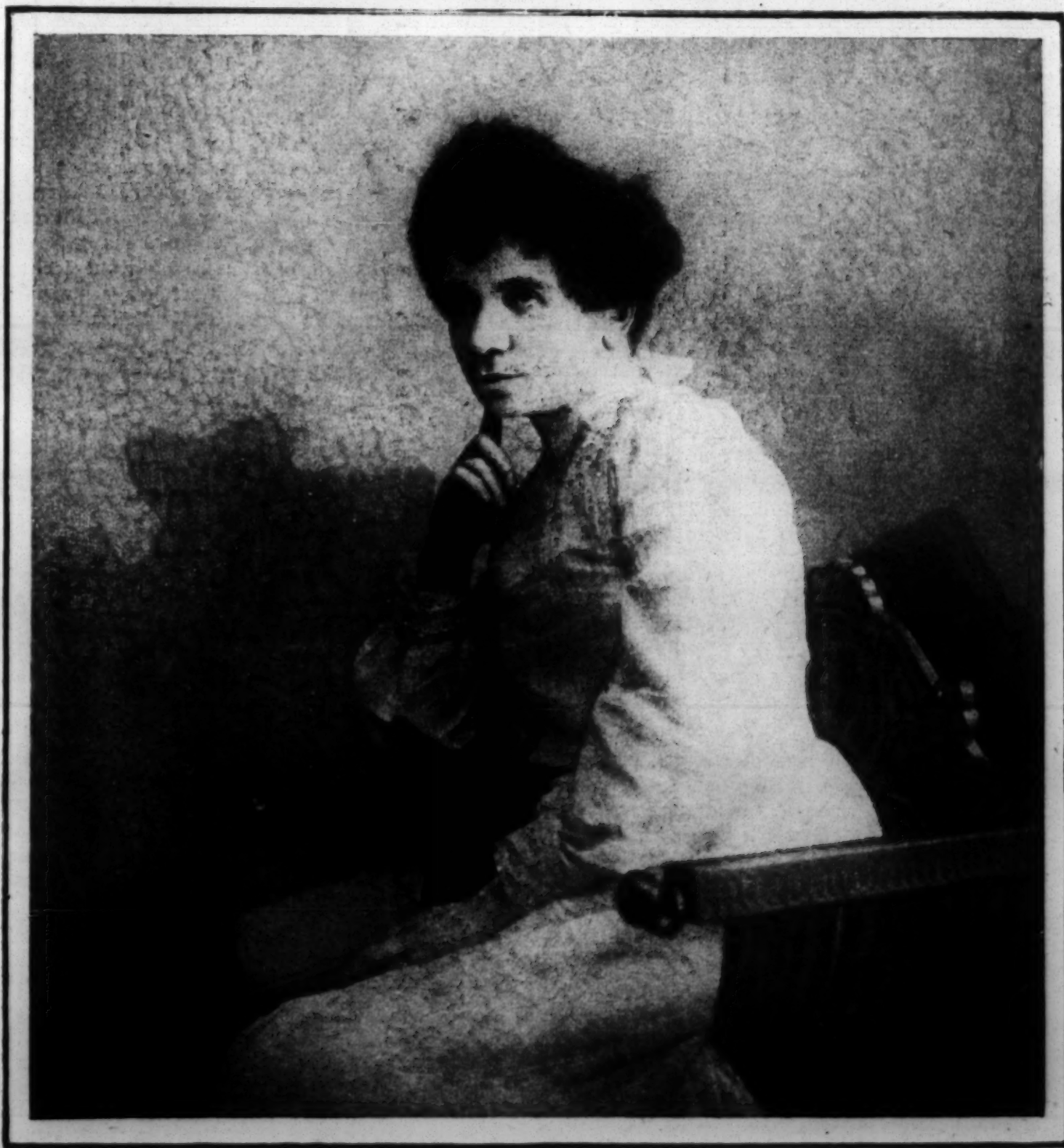
Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (1^{er})
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

JACQUES FRÉHEL



SOMMAIRE

Jacques Fréhel.....	HAN RYNER.
Le Roman chez la portière (Suite)....	
La Danse de la Prison.....	Louise BODIN
Croquis de Paris.....	Jeanne DEUIL-PEROT
Menus Faits.....	ERM.
Lettre ouverte	
à M. Paul-Hyacinthe Loyson.....	WALDEMAR GEORGE
Quatrains	ERMENONVILLE
Un Drôle de Quartier (roman).....	ERMENONVILLE.

JACQUES FRÉHEL

Conférence prononcée le dimanche 27 janvier, salle Procope,
à la Ghilde des Forgerons.

Mesdames, Messieurs, chers Camarades, chers Amis,

Mon émotion hésite. Dois-je vous remercier ? Dois-je vous féliciter ?... On dit communément que notre époque est tragique ; mais nous lui refusons, nous, ce titre glorieux : tandis que la Tragédie ne se présente à un esprit latin qu'entourée d'un cortège de noblesses, les infâmes cruautés de notre temps sont filles de la basse sottise et de la sordide démence. Nos superficiels contemporains n'échappent un instant aux griffes sales du drame dont ils sont à la fois les complices et les victimes qu'en se précipitant à corps perdu vers les plaisirs les plus grossiers et les rires les plus laids. Vous êtes venus, vous, à une réunion que vous pressentiez singulièrement austère, où vous saviez qu'on ne rirait pas, où vous deviniez que, si quelque détail dessinait aux lèvres de celui qui parle le plus discret des sourires, les larmes victorieuses ne tarderaient pas à noyer le sourire crispé. Mais vous serez si magnifiquement récompensés... Tous, nous sortirons d'ici, enrichis, fortifiés et ennoblis. Ceux d'entre vous qui ignorent l'œuvre admirable de Jacques Fréhel vont être initiés, par la lecture de quelques pages, à une des imaginations les plus fertiles et les plus éclatantes de notre littérature, à un des rythmes les plus souplement nerveux de notre prose, à une des pensées les plus hautes et les plus fermes de notre temps, à un des cœurs les plus profonds, les plus tendres et les plus passionnés qui aient jamais saigné sur notre terre.

Même lorsqu'il n'était plus qu'un cadavre, les portes des châteaux-forts s'ouvraient, vaincues d'admiration, devant son compatriote Du Guesclin. La grande Bretonne Jacques Fréhel réussira, morte aussi bien que vivante, à ouvrir les esprits aux pensées les plus fières, à ouvrir les cœurs aux sentiments les plus généreux.

Jacques Fréhel !... Souvent, irritée contre les servitudes sociales qu'alourdissait sur nous, plus encore que notre égale pauvreté, sa beauté, obstacle terrible devant les pas d'une femme trop noble pour s'en servir, elle ordonnait, de sa voix profonde et un peu solennelle : « Dès que je ne serai plus là, je veux que tu me venges du secret qui m'étouffe ; je veux que tu proclames bien haut, devant tous, la beauté de notre amour ». Je répondais en souriant : Quand Philémon et Baucis ont eu la chance rare de se rencontrer, ils ne consentent plus à aucune séparation. Ils font ensemble tous leurs voyages. Ils marchent d'un même pas vers les métamorphoses que l'ignorance

appelle leurs morts, vers les métamorphoses que l'ignorance appelle leurs naissances. Jamais, dans aucune de nos existences, l'un de nous ne serait le trainard qui peut dire aux hommes attardés la beauté de Baucis ou l'amour de Philémon. Eperonnée peut-être par quelque pressentiment de sa mort prématurée, elle poursuivait mes fuites et mes réponses évasives. Elle exigeait, de plus en plus âprement : « Puisque nous ne pouvons nous tutoyer devant les hommes d'aujourd'hui, je veux que tu me tutoies devant la postérité. »

La postérité a commencé pour elle le 5 janvier 1918. Et je n'ai pas attendu jusqu'au 27 janvier pour commencer à obéir à l'ordre émouvant ; je n'ai pas attendu jusqu'au 27 janvier pour commencer à tenir la promesse tacite que la catastrophe a fait jaillir tragiquement de mes souriants refus. Ne croyez pas, cependant, que je vous aie convoqués pour entendre des souvenirs. Certaines confessions se refusent, du moins dans leur détail, aux hasards de l'improvisation et à l'éclat brutal de la parole publique. Mais j'ai dû vous déclarer nos dix-neuf années d'amour. Parce qu'elle le voulait. Parce que, peut-être, invisible et présente, elle le veut. Pour excuser un peu les défauts singuliers, les énormes lacunes et le désordre de cette conférence, dont les éléments se présentaient à moi trop pressés et trop brûlants pour que je puisse, les maniant à loisir, les disposer dans un ordre heureux. Et encore pour que vous me pardonniez la monotonie à quoi je vous condamne en assumant seul le poids de cette matinée. En d'autres circonstances, j'aurais désiré, pour vos oreilles comme pour mes oreilles, le jeu des voix diverses et savantes et j'aurais demandé à quelques artistes de vouloir bien se charger des lectures. Aujourd'hui, j'ai cru plus pieux de tout confier, textes et commentaires, à la voix qu'elle aimait.

Mes chers amis, vous écouterez en un recueillement plus que religieux cette oraison funèbre à la moderne où ce n'est pas un prêtre qui parle, hautain et indifférent, mais un amant, toujours troublé aux mille souvenirs de la merveilleuse aventure, de plus en plus incliné devant les grandeurs bienfaisantes de la femme, devant les larges magnificences, les grâces souples et les vigoureuses profondeurs de l'écrivain.

Le 8 janvier, par une tempête de neige qui me paraissait symboliser toute la vie de notre amie, orage et blancheur, nous avons vu descendre le cercueil dans le trou profond que la nature (dernière coquetterie harmonieuse) bordait d'une lourde draperie blanche. Le 9 janvier, dès le premier matin, j'ai commencé le livre de souvenirs et d'amour, le livre des joies noyées de larmes. Longtemps, je ne veux et ne puis penser qu'à Jacques Fréhel, je ne veux et ne puis parler que de Jacques Fréhel, je ne veux et ne puis écrire que de Jacques Fréhel. Chère douleur que j'ai épousée le 5 janvier, il faut bien que je me livre d'abord tout entier à ton rythme pour que peu à peu je te plie à mon rythme et que je fasse de toi une mélancolique harmonie. Il faut que je te caresse, chère douleur, jusqu'à te surmener, afin que nous durions l'un et l'autre et afin que, veillant toujours ensemble, nous puissions parfois nous endormir aux mêmes heures. Je te donne, précieuse douleur, toutes mes forces, tout mon cœur, tout mon esprit, toute mon âme. Mais aussi c'est toi que j'invoque et je te demande les énergies nécessaires. Accorde à mes yeux d'être plus clairs que jamais ; apporte à ma voix une pureté et un éclat nouveaux : puisque c'est d'Elle que nous parlons, puisque ce sont des pages d'Elle que nous allons lire. Réservons pour la solitude le trésor des larmes et des sanglots.

Jacques Fréhel est née sur les bords de la mer bretonne, à Saint-Servan. Elle n'avait guère plus d'un an quand elle perdit son père, jeune et brillant officier de marine. Elle eut une enfance pauvre, comprimée et qu'elle ne me pardonnerait point cependant de ne pas appeler heureuse. Elle a dit quelque part, avec une grâce subtile, comment, dans les circonstances les plus tristes et les plus opprimantes, certains enfants savent tirer d'eux-mêmes de charmantes et enivrantes joies. Elle eut, très précoce, une intense vie intérieure et le tissu éclatant des

rêves formait entre elle et les réalités blessantes pour d'autres un écran protecteur. On pourrait dire qu'elle vivait d'images : chaque mot lu ou entendu, surtout s'il n'avait pas encore pour elle un sens précis, faisait surgir devant ses yeux visionnaires toute une scène, souvent étrange et fantastique, presque toujours passionnante. Le sens et le goût de la nature semblent aussi avoir été chez elle comme innés. La mer la ravissait et j'ai soupçonné plus d'une fois que l'Océan lui fut éducateur plus que les hommes.

*La mer, qui a bercé ton enfance sauvage,
A rythmé pour toujours le rythme de ton chant.
Ton âme est l'infini qui chante, l'Océan.*

Dans un humble recueil de morceaux choisis, elle rencontre, ivresse nouvelle, quelques pages des *Martyrs*. Dès lors, ses yeux émus se portèrent souvent vers le Grand Bé, et même, lorsqu'elle pouvait échapper à toute surveillance, elle courait lire et rêver près du tombeau où l'orageux René se fait bercer au bruit des orages. Les enfants font parfois de singulières trouvailles : elle découvrit le secret d'un vieux meuble relégué au grenier et y rencontra, trésor brûlant, quelques lettres de jeunesse de ce père qu'elle n'avait pas connu. Réunies, elles dessinaient, ces lettres, un naïf et délicieux roman d'amour ; d'autant plus naïvement délicieux qu'il avait pour décor je ne sais quelle île lointaine toute fleurs et parfums. Aussi souvent maintenant que la prose publique de Chateaubriant, elle relisait, aux ivresses de la solitude, les paroles intimes de son père. Déjà, comme elle le dira magnifiquement dans *Déçue*, elle « aimait à parer ses morts de tous leurs actes romanesques comme d'une guirlande flétrie mais odorante encore ». Ainsi, malgré des extériorités pénibles qu'elle apercevait à peine, son enfance s'épanouissait, fleur secrètement arrosée de mille joies du cœur et de l'esprit.

La première jeunesse lui fut moins bonne. Accoutumée à n'accorder de prix qu'à sa vie intérieure, à laisser diriger en une indifférence docile toute son existence apparente, elle se laissa marier presque enfant à un homme qui paraissait riche, qui paraissait sain, qui paraissait bon. Or, les affaires de cet homme étaient embrouillées. Bientôt ce fut la ruine. Le coup était trop fort pour lui. Il entraîna la maladie, l'impuissance à tout travail régulier et cette sorte de méchanceté, innocente peut-être comme une demi-folie, qui envahit peu à peu certains malades et certains désespérés. Malgré sa douceur résignée et ses rêves consolateurs, la jeune femme ne sentit plus sa vie que comme une torture sans trêve et sans issue. Or, sur la continuité comme murmurée de ses tourments, des douleurs brutales et précises surgissaient trop souvent comme de grands cris et qui déchirent. En un espace assez court pour que chaque coup frappât une blessure non encore fermée, elle perdit sa mère, elle perdit une sœur adorée, elle perdit l'un après l'autre, dans des circonstances de plus en plus affreuses, deux de ses trois enfants, puis elle devint veuve.

Alors, ce fut chez elle le grand renoncement conscient. Elle se déclara qu'elle n'avait plus à attendre de la vie aucune joie personnelle. Le repos auquel seul aspirait sa fatigue saignante, elle crut ne pouvoir le trouver que dans l'oubli total d'elle-même et dans le don total à des êtres malheureux. Orpheline de deux de ses enfants, elle donna son grand cœur et ses nobles mains actives aux enfants des autres. Tour à tour inspectrice du « Sauvetage de l'Enfance » et directrice de l'Asile de Neuilly, elle ne fut jamais le fonctionnaire qui déblaie ses besognes avec indifférence, ou même qui les exécute avec conscience, ou même qui leur apporte quelque zèle. Elle fut la mère qui se penche, douloureuse et consolante, sur tous les maux du corps, du cœur et de l'esprit ; la mère qui, par un miracle admirablement exprimé par Victor Hugo, se partage et réussit cependant à se donner tout entière à chacun des enfants que la nature lui a envoyés ou que sa miséricorde a adoptés.

L'amour même qui n'attend point de retour cause d'abord bien des souffrances. Longtemps le bienfaisant qui n'espère

plus rien pour lui-même espère trop pour les autres. Le grain de blé qu'on sème aujourd'hui multipliera et se perpétuera peut-être jusqu'à produire de la nourriture tant qu'il y aura des hommes. Ainsi Jacques Fréhel rêvait que sa bonté créerait des êtres de bonté qui, à l'infini, sèmeraient des bienfaits toujours fertiles d'autres bienfaits. Hélas ! on sait comment se doit remuer la terre avant de lui confier le blé ; nul ne sait comment les cœurs peuvent être remués efficacement et fertilisés. La semence d'amour, on ne peut que la jeter au hasard. On s'aperçoit bientôt quelle tombe presque toujours sur le dur chemin où rien ne peut germer, où parmi les ronces et les épines qui l'étouffent. Combien résistent à cette constatation et, notre impuissance une fois connue, persistent à faire le bien presque toujours inutile ? Jacques Fréhel fut de ces rares vaillantes que rien ne rebute. Ecoutez-la quand l'expérience fait d'elle un désert où ne pousse plus l'espoir. Elle n'en reste pas moins fertile en gestes d'amour et en tentatives de relèvement. Elle dit ici les sentiments de Madame Vilarel, cette héroïne de *La Guirlande sauvage* qui lui ressemble plus encore qu'elle ne voulait et qu'elle ne croyait.

« Tous ces sauvages inconnus, transplantés dans son verger clos, abrité des vents qui déracinent, tendrement elle les considère. Quels fruits donneront-ils ? Elle en prévoit d'amers. Elle est trop consciente pour penser que ses paroles d'amour anéantiront les fatalités physiologiques accumulées par des générations malsaines... Elle sait que ces petits êtres n'ont pas d'unité, qu'ils sont les derniers anneaux d'une chaîne péniblement entraînée par leur faiblesse. Elle l'entend résonner à leurs pieds. Elle n'est pas victime des apparences uniformes, elle essaie de modifier celui qui l'écoute, non ceux qui sont en lui. Elle l'aide à soulever le fardeau de la race qui l'écrase. Elle sait que sa conscience est un labyrinthe aux arcanes mystérieux et qu'en prétendant y porter une brusque lumière, nous n'y jetons que le désordre ; car cette conscience a un passé, des traditions.

« Là, des ancêtres hostiles à notre sagesse ont souffert, accroupis au plus sombre et au plus froid de ces méandres arides... Mais qu'ignore-t-elle ? L'amour lui a tout révélé. »

Dans l'œuvre à laquelle j'emprunte cette page profonde, elle a versé tout le trésor de ses observations précises. Par un côté, *La Guirlande sauvage* est le plus pénétrant et le plus cruel des romans naturalistes. Mais c'est à la fois le plus poétique des livres. Une atmosphère de tendresse entoure les pires constatations. Et le livre n'est pas décourageant puisque, en même temps que les fatalités souvent invincibles, il dit le courage persévérant qui ne se lasse jamais de les combattre.

Ces êtres pour lesquels il semble qu'il n'y ait rien à faire, Jacques Fréhel fait tout pour eux. Elle les aime jusqu'à leur donner non seulement ses heures et ses minutes, ses jours et ses nuits, mais encore, dès que la circonstance semble le réclamer, sa vie d'un seul bloc. Quand une besogne est trop répugnante, ou trop dangereuse ; quand les domestiques reculent ou quand elle devine que, pour diminuer la nausée ou le péril, ils n'accompliraient le travail qu'à demi, elle prend pour elle en souriant la fatigue, le dégoût et le danger. Si le temps le permettait, je vous lirais toute la fin de *La Guirlande sauvage*. Je vous lirais cette mort de Mme Vilarel qui faillit, voici dix-sept ans, être la mort de Jacques Fréhel. Malgré la douleur des souvenirs anciens et des souvenirs récents, j'en aurais la force parce que l'événement est porté, dans cet admirable récit, sur un tel flot de sagesse et de poésie que cette mort devient un dénouement fortifiant, consolant, j'allais dire un dénouement heureux. Jacques Fréhel, cette fois, fut sauvée par une réaction presque miraculeuse de sa nature encore forte. Mais elle resta mutilée de cette obscure et radieuse bataille : une de ses belles mains y fut déformée et depuis souffrit toujours dans ses os et dans sa chair.

La vie de Jacques Fréhel a paru se distribuer en trois périodes : les années d'enfance et de naïve liberté intérieure ;

— les années d'apprentissage où, pour reprendre la belle image dont j'ai éclairé le programme de cette matinée (1), elle brode point par point, paillette par paillette, larme par larme, son étole sacerdotale ; — les années enfin de maîtrise et de bienfaits où, sous le lourd ornement dont la doublure forme le plus irritant des cilices, elle ne songe qu'à soigner les corps malades et à ouvrir les cœurs pour introduire dans le sanctuaire souvent vide les vraies divinités : douceur, indulgence, bonté active. Jacques Fréhel ayant pour première qualité ce que j'appelais, ravi, dès que je lus quelque page d'elle « l'adorable frémissement de sincérité », il n'est pas étonnant que l'évolution de l'écrivain soit chez elle la même que l'évolution de l'être moral. Seulement l'artiste — et cela aussi est naturel chez les grands sincères — est un peu en retard sur la femme. Le sentiment s'exprime par la précision vaillante du geste avant de se fixer dans la précision subtile de la parole.

Ses premiers volumes : *Dorine*, *Déque*, *Bretonne*, ont toute la grâce spontanée d'une belle enfance. Abandons naïfs, sourires exquis, attitudes d'un charme qui s'ignore. Et sa sincérité n'a rien du balbutiement. Elle a, en don inné, le lyrisme continu qui coule comme un fleuve entre les verdure émue. Elle a l'abondance éclatante et la grâce souple des images. Elle a aussi, comme tous les grands prosateurs bretons, les rythmes magnifiques, un peu solennels, qui se meuvent comme le sourire balancé des moissons sous les vents ou comme la danse héroïque des flots dans la lumière. Or, tous ces moyens expressifs dévoilent la plus généreuse des natures, le plus poétique des êtres rêveurs et passionnés. Il faut toutefois ici se contenter de jouissances successives et ne point chercher la grande volupté synthétique. Il faut aimer pour elle-même chacune de ces pages merveilleuses et sans leur demander de se composer et de se soutenir. Voici, non point encore des livres, mais d'éblouissants chaos de richesses, un désordre rutilant de gemmes. Le lettré difficile et qui aime, en un léger recul, à embrasser un ensemble harmonieux, souffre parfois du gaspillage de tant de dons et si précieux. Il regrette que ce génie spontané ne se complète pas de quelque talent acquis et ne soit soutenu d'aucune discipline personnelle.

Un moment arrive où Jacques Fréhel devient ce lettré difficile, cet amoureux des ensembles bien ordonnés, et les lacunes de son prestigieux génie lui sont douloureuses. Elle applique son énergie à se faire un métier et un art dignes de sa nature. Période d'apprentissage où l'artiste ne connaît guère de joies : dans le mécontentement de soi-même, il produit des œuvres pénibles qui n'ont pas encore la pleine beauté des futures maîtrises, qui perdent le charme spontané des premières écritures naïves. Ce qui aggrave sa peine et affaiblit les résultats d'abord obtenus, c'est qu'il demande quelque temps au dehors cette discipline qu'il faut tirer de ses propres profondeurs. Deux ouvrages de transition marquent chez Jacques Fréhel ce dur effort et forment comme un creux dans l'ensemble de son œuvre. *Tablettes d'argile* contient des contes assyriens ou égyptiens d'une rare érudition. Mais l'artiste mécontent de lui-même s'y applique à ce qui est le plus contraire à sa nature. La lyrique débordante cherche je ne sais quel idéal tout plastique, sobre, un peu sec. Tantôt le naturel l'emporte, tantôt la volonté. D'où disparates et heurts. Et la marche n'a jamais la facilité de tout à l'heure : elle grince toujours d'un peu de contrainte ou d'un peu de remords.

Après s'être grisée quelque temps de barbarie assyrienne et de science égyptienne, Jacques Fréhel rencontre la pensée grecque. La rencontre efficace de la beauté hellénique est, pour elle comme pour d'autres, la grande date intellectuelle, le moment où l'on entre dans la pleine lumière. Le stoïcisme séduit son héroïsme natif. Je crois qu'il venait à propos pour la femme

et pour l'écrivain. Il arrivait à l'heure où l'amour qui, déjà, depuis quelque temps, n'espère plus rien pour soi, commence à désespérer de ceux à qui il se donne. Seul, le stoïcisme arma la bienfaisante de cette fière persévérance qui permet de continuer des gestes que ne soutient plus l'espoir. Il grandira aussi l'artiste, mais un peu plus tard.

Mécontente de ses contes antiques, elle se jette dans un roman contemporain. Et elle ne consent plus, comme dans *Déque* et dans *Bretonne*, à une autobiographie légèrement voilée. Elle veut dresser l'œuvre objective. *Vaine pâture* est, d'intention, un roman naturaliste, une étude sans complaisance des bourgeois et des noblaillons d'une petite ville. C'est aussi l'expression du mépris de la nouvelle stoïcienne pour toutes les petites ambitions d'honneurs et d'argent qui sévissent dans le bourg comme dans les plus vastes cités. Un stoïcien peut être un satirique véhément et il y a dans l'œuvre de Jacques Fréhel plus d'une page belle d'âpreté, d'amertume ou d'ironie. Un stoïcien peut-il devenir romancier réaliste et poète comique ?... Il me semble qu'il ne s'intéresse pas assez, pour de tels succès, au détail des petites vies méprisables. Jacques Fréhel détourne volontiers ses yeux du spectacle laid qu'elle s'est imposé. Elle se dit sans doute que quelques contrastes sont nécessaires à éclairer les vices et à faire mesurer les bassesses. Elle jette dans le livre réaliste trois personnages de beauté, grâce aérienne et résignée ou fierté héroïque, et ces personnages sont admirables. Elle y jette aussi deux figures romantiques passionnément intéressantes. Mais les êtres ridicules qui occupent les trois quarts de la scène me paraissent manqués.

Ils sont inévitables et d'une grande beauté morale ces efforts de l'artiste pour connaître ses limites en se heurtant et se meurtrissant aux murs qui bornent sa puissance. Ils doivent précéder nécessairement les efforts vraiment féconds qu'il accomplira ensuite sur son domaine reconnu et accepté. Il ne cherchera plus alors à se dépasser qu'en profondeur, et la terre fouillée àprement donnera ses plus riches moissons. Voici, après le douloureux apprentissage, l'époque de la pleine maîtrise et des chefs-d'œuvre. Les lianes fleuries d'abord rampaient au hasard et montaient, s'étouffant, les unes sur les autres. Puis, l'artiste sévère a trop retranché, s'est privé de trop de corolles et de trop de parfums. Maintenant, elles vont, les nobles lianes, enrouler leurs couleurs et leurs souplesses aux colonnes d'admirables édifices. De ses livres futurs on ne sortira pas ébloui seulement, mais satisfait, enivré, charmé et tout ensemble calmé, comme on sort des œuvres parfaites.

Les chefs-d'œuvre de Jacques Fréhel sont presque tous les contes du *Cabaret des Larmes* et les trois romans intitulés : *Les Ailes brisées*, *Le Précurseur*, *La Guirlande sauvage* (1). Entre ces livres, l'admiration ne peut pas choisir ; seul, le goût personnel dicte des préférences qui ne vont pas sans quelque remords. On a le sentiment d'une injustice à l'égard des œuvres qu'on ne choisit pas. Les êtres de bonté et de sensibilité reliront plus souvent *La Guirlande Sauvage*, le plus ému et le plus émouvant des livres. Ceux qui aiment par dessus tout les grâces de l'esprit et de l'imagination, la richesse et la variété dans une forte unité reviennent plus volontiers aux *Ailes Brisées*, celui des romans où la science de la composition et de l'orchestration se fait plus visible. Ceux qui mettent au-dessus de tout les hautes beautés de la pensée feront du *Précurseur* leur livre de chevet.

(Ici le conférencier lit, interrompu presque à chaque phrase par les applaudissements enthousiastes, de nombreuses pages de Jacques Fréhel.)

J'ai emprunté la plus grande partie de mes lectures à l'œuvre la plus austère du grand écrivain. C'est que je voulais lui attirer les seules sympathies dignes d'elle, les sympathies des esprits

(1) Le programme portait cette phrase :

« Ma peine était comme une étole sacerdotale que je revêtais pour ouvrir ainsi qu'un tabernacle la porte des cœurs ». — JACQUES FRÉHEL (*Déque*).

(1) LA VOIX DES FEMMES se charge de procurer à ses lecteurs les œuvres de Jacques Fréhel. 9 volumes à 4 francs.

qui peuvent respirer sur les sommets et qui savent qu'une certaine austérité est un des éléments essentiels de la véritable beauté. Vos applaudissements me prouvent que la sévérité de mon choix ne s'est pas trompée et à la fois m'indiquent qu'il y aurait impertinence à continuer de louer d'une faible voix devant vous des œuvres que vous sentez si profondément et que vous acclamez avec tant de justice.

Vous voyez que Jacques Fréhel laisse beaucoup aux amis de la beauté, de la pensée, de l'émotion, de la rêverie et de la poésie. Elle avait encore plus à donner. Quelques jours avant sa mort elle avait écrit le mot FIN au bas du manuscrit définitif d'un roman antique dont Sénèque est le personnage central. Ce livre, très différent de ses autres livres, sera, quand il paraîtra, un cinquième chef-d'œuvre à ajouter aux quatre que vous avez acclamés. Et elle était toute pleine, toute débordante de projets. Elle voulait écrire le roman magique et sentimental d'Apulée ; le roman sentimental et intellectuel d'Héloïse. Mais son projet le plus immédiat, celui pour lequel déjà elle se documentait, c'était une *Hypathie*. Bien que pas une ligne n'en fut écrite, pas même une première ébauche de plan ou une note de détail, nous pouvons, par une chance singulière, connaître, je crois, les grandes lignes de ce livre. Une page du *Précurseur* permet de deviner avec quelle puissance visionnaire elle eût renouvelé le décor usé d'Alexandrie, de quelle farouche vigueur elle eût affronté la frêle platonicienne et les chrétiens assassins. Elle nous dit même, cette page si pleine, quelle noble et solide pensée aurait entouré comme d'une ceinture d'or les divers épisodes du récit. Ecoutez :

« La mort d'Hypathie ?... Je vois un soir pourpré d'Alexandrie où, dans la lumière expirante, flotte une poussière d'or. Je vois un ciel qui pleure et prophétise le meurtre. Je vois la ville en forme de chlamyde étendue au bord du lac Maréotis. Et, par dessus les toits confondus, je vois la mer divine qui berce les rêves des sages, les voiles des pêcheurs et le phare des Ptolémées dressé comme un orgueil rigide et vigilant. Et je la vois, elle, la gardienne fidèle des divins condamnés, debout au seuil de la sagesse antique qui va disparaître du monde, fragile obstacle dressé devant le flux grossier des passions. Pour l'assaillir, plus brutal que le heurt des gourdins, les solitaires brandissent l'absolu des affirmations. Le combat, tombé aux mains des mercenaires fanatiques, ne peut s'élever au-dessus des lâches assassinats accomplis avec la férocité du zèle destructeur. Les Galiléens voulaient tuer les dieux éclatants de l'Olympe, comme aujourd'hui Jésus de Galilée sent le garrot de mains viles autour de son cou blanc. Aucun ne mourra : les dieux que se donnent les hommes ne peuvent plus être détruits par eux... »

Deux souvenirs, pour terminer, où la tristesse s'orne, me semble-t-il, de je ne sais quel sourire brumeux.

Les derniers mots de Jacques Fréhel furent : « La paix ! la paix ! » Je ne sais ce qu'elle voulait dire ; je n'essaierai pas de deviner si elle songeait à elle-même ou si elle songeait à nous, si elle regardait vers l'éternité ou si elle regardait vers l'actualité. Quelque direction que choisisse notre méditation, il me semble que, si elle part de cette parole prononcée en cette malplaisante saison par de nobles lèvres qui allaient se fermer, elle partira d'un carrefour de beauté et d'espoir.

Les premiers vers que Jacques Fréhel fit apprendre à sa fille, sa chère Julia, ma chère Julia, aujourd'hui M^{me} Edmond Savigny, composent l'exquise pièce de Desbordes-Valmore, *Les Roses de Saadi*. Depuis que j'ai commencé à vous parler de cette grande amie dont la lecture de quelques pages a fait l'amie de tous vos cœurs et de tous vos esprits, ils me poursuivent, ces vers, de leur musique et de leur parfum. Contre la mort qui, pour une génération, dénoue tous les liens, je n'ai pas su protéger le magnifique fardeau de roses qui m'était confié. Mais jusqu'à mon dernier jour je pourrai répéter : « Respirez-en sur moi le fidèle, le tonifiant, l'odorant souvenir. »

Han RYNER.

LE ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE

(Suite)

Car il y a une suite. Toute la semaine, Mmes Tétard, Michu, etc., etc., ont pu se nourrir, se gaver de ragots, de commérages, d'injures, d'ordures, de venin, de crachats. Elles ont mangé, bu, avalé tout cela comme lait ou cidre doux... Seulement, il y a des moments où on n'a plus le cœur d'en rire ; il y a des moments où on perd tout ce qu'on peut avoir en soi de pantagruélisme ou de molliérisme, à quoi pourtant il fait bon se cramponner.

Nous autres, en province, nous n'avons pas entendu aux coins des rues, la chanson, la fameuse chanson, cinglée comme elle le mérite par Ernest-Charles, dans Le Pays. Non, notre ami l'aveugle a continué, sur son violon, la douce et mélancolique mélodie d'amour, pour laquelle on dépose dans la sébille la petite pièce de gratitude émue, car c'est un vrai courage, par les temps que nous traversons, d'oser faire entendre en pleine rue une mélodie d'amour.

Aucun camelot du diable ou du roy n'a vendu les papillons, les hideux papillons à tête de chacals.

Seulement, comme tout le monde, nous avons un journal qui est le grand collecteur de toutes les ignominies, de toutes les perfidies qui peuvent germer et fleurir dans les cervelles d'énergumènes, pour falsifier l'opinion publique, pour la tromper, pour l'indigner, pour l'exaspérer.

Comme on soupçonnait que les ouvriers commençaient à « la » trouver mauvaise et à devenir attentifs, on n'a pas manqué de les informer négligemment, sans avoir l'air de rien, que M. Caillaux se servait de jaunes d'œufs pour faire briller ses bottines et qu'il portait une cravate de 24 fr. 50.

Comme on craignait que les poilus ne finissent par hausser les épaules, on a raconté, par hasard, que, lorsque le repas de M. Caillaux est froid, on lui en apporte un autre tout chaud. Entendez bien qu'on ne le lui fait pas réchauffer. Non, on lui en apporte un autre, tout neuf — qu'il termine en fumant des cigarettes de luxe.

Les condamnés de droit commun eux-mêmes en sont révoltés et ne se gênent pas pour manifester leur mépris à ce « vendu de millionnaire ».

Alors, vous, pauvre monde, vous ne pouvez plus manger d'œufs parce qu'ils coûtent dix ou douze sous ; vous ne pouvez plus acheter un œuf à votre enfant malade ou à votre maman affaiblie. Mais, M. Caillaux se sert de jaunes d'œufs pour cirer ses souliers.

Et vous, poilus, dans vos tranchées, vous mangez ou vous ne mangez pas. La soupe est froide ou égarée dans quelque inextricable boyau... Pour avoir du tabac, pour bourrer votre pipe, vous donneriez votre tour de permission prochaine, mais M. Caillaux fume des cigarettes de luxe.

Et voilà comment on excite les bons sentiments. Voilà comment on amasse contre un homme innocent toutes les rancunes, toutes les colères, toutes les fureurs, tous les instincts de lynchage d'une foule intoxiquée.

Et plus n'est besoin de parler de son « crime ». Plus n'est besoin d'en faire la preuve. Cela, c'est une autre histoire et déjà si ancienne !

Les démentis, les écroulements piteux des successives machineries théâtrales, les impossibilités de faire quelque chose avec

rien, on n'en parle plus, ça n'est plus la question. Un homme qui cire ses chaussures avec des jaunes d'œufs et qui porte une cravate de 24 fr. 50 est capable de tout.

Et les doux assassins eux-mêmes en sont bien convaincus.

La Danse de la Prison

La réaction déchainée sévit. Ecoutez les conversations, lisez les journaux, il n'est question que de réprimer, de poursuivre, de condamner. — G. CLEMENCEAU.

(Cité par « La Vérité ».)

C'est la danse nouvelle.

On danse devant la porte de la prison, qui s'ouvre pour laisser pénétrer les danses. On « visite » en dansant. On danse devant les cellules occupées. On danse devant les cellules vides.

Regardez, voyez, on les remet à neuf, on les repeint, on les ripoline. Elles seront bientôt habitées. La farandole court et galope dans les corridors, à travers les préaux de la prison et s'arrête à chaque judas, épie, raille et ricane en regardant le prisonnier.

Ici, c'est un tel ; là, c'est celui-ci ; ici, c'est celui-là, et celui-ci, et celui-là — et là, clameur, joie, rire et triomphe, là, c'est Lui.

Regardez-les, ils dorment, ils lisent, ils écrivent, ils fument — ils fument, les bandits !

Ils songent, ils méditent, ils respirent ; ils ont des poumons, et un cœur et une âme. Quels étranges animaux sont-ils donc ? Ils sont enfermés dans des geôles numérotées. « On leur a ravi le soleil et la lune » !

Courons, dansons ; nous n'avons pas bien vu. Quand donc viendront les autres ? Quand donc toutes les cellules seront-elles pleines, les belles cellules fraîchement repeintes ? Qui sera fourré dans les cellules vides ? Ils sont trop, il n'y aura jamais assez de place. Qu'est-ce qu'on attend ?

Et la sarabande continue avec des gesticulations de cannibales autour du festin humain.

Ah ! qu'on les coffre et qu'on les sale ! Et celui-ci que vous oubliez, et celui-là qui ne vaut pas mieux !

Les danseurs dansent frénétiquement. Ils dansent de joie devant les cellules occupées. Ils dansent d'espoir devant les cellules vides.

Ce sont des Français qui accusent d'autres Français d'être des traîtres et des lâches. Ce sont des Français qui se délectent à la pensée que leurs frères sont des traîtres et des lâches, et ils dansent la danse de la Prison.

Oh ! mon Pays, mon bien-aimé Pays !

Louise BODIN.

CROQUIS DE PARIS

Dimanche matin ; dix heures ; Théâtre Français, sous la colonnade. Une vingtaine de personnes font la queue au second bureau où le prix des places est accessible aux plus petites bourses. Les tout premiers rangs sont occupés par quelques miséreux qui, pour quinze, vingt ou vingt-cinq sous, céderont leur place tout à l'heure. Le froid tire les traits et fait, d'un accord tacite, se serrer les corps les uns contre les autres. On piétine.

La queue n'est pas impatiente : elle sait que les portes n'ouvriront pas avant une heure. Elle n'est pas silencieuse non plus ; elle est composée, en majeure partie, de jeunes qui rient, chantent, déclament ; c'est presque une conversation générale ; ne sont-ce pas tous les dimanches mêmes visages ? Ils se sentent liés par la communauté des goûts, ils sont un peu semblables, et ils s'estiment. Les renseignés, au courant de la vie et des faits et gestes des artistes, content des anecdotes puisées de-ci de-là et plus ou moins véridiques ; ils sont écoutés avec passion par ce public plus que tout autre amoureux de la coulisse.

À onze heures, la queue déjeune d'un sandwich et d'une orange ; ceux qui déjeunent, car il en est pour qui la place qu'ils occuperont tout à l'heure est achetée du prix de leur repas. Puis, vers midi, quelques audacieux vont prendre un café ; les autres, tolérants, les laisseront revenir parmi eux, à la condition expresse que le nombre des rentrants égalera le nombre des sortants.

Les soldats ont, pendant la guerre, dans les théâtres de Paris, le privilège de passer les premiers ; la queue le sait, l'admet, plus même : l'approuve ; mais pourtant quand l'heure de l'ouverture approche, quelques demandes inquiètes se font timidement entendre : — Y a-t-il beaucoup de poilus ?... Ah ! il faut vraiment que vous soyez « poilus » pour qu'un tel sacrifice vous soit consenti...

Une heure moins un quart ; les gardes municipaux arrivent, les sonneries du service tintent. On s'agite.

O vous qui passez... Vous qu'une table confortablement dressée attend, vous dont la digestion laborieuse s'effectuera dans l'atmosphère surchauffée de votre appartement, ou au fond d'une limousine qui vous promènera dans les allées d'un Bois, vous qui, le soir, dans un Music-Hall étincelant, applaudirez à des niaiseries — seules choses qui vous plaisent, — ne haussez pas vos épaules à l'aspect de cette foule de demi-pauvres, avides et passionnés d'art ; vous ne les comprenez pas. Ne les plaignez pas non plus ; ils sont plus heureux que vous et n'accepteraient pas d'échanger leur place contre la vôtre, vous qui vous gaverez pendant qu'ils se nourriront d'art. Ne riez pas d'eux ; leur âme, éprise de beau, est, à coup sûr, moins banale que la vôtre, et quand, tout à l'heure, il leur sera donné de voir leurs favoris vivre à la lumière de la rampe, ils seront payés, — oh ! très largement payés, — de leur longue attente...

O vous qui, de temps en temps, vous aventurez au fond d'une baignoire, dans le seul but de ne pas ignorer une pièce qui, vis-à-vis de vos relations, ne doit pas être ignorée ; vous qui ne venez écouter Racine que parce qu'il faut le connaître et pour qui les vers ne sont pas loin d'être ennuyeux ; vous qui restez froid devant ses interprètes magnifiques, vous qui enfin n'êtes là ni pour l'œuvre, ni pour l'artiste, ne riez pas de ceux qui n'y sont que pour cela... Vous qui écoutez distraitement sans oublier un seul instant que vous êtes sur la terre, ne riez pas de ceux qui sont au Paradis...

Ah ! certes, là-haut, derrière les barres de fer, les attentions sont puissamment en éveil, les nerfs sont surexcités. C'est de là que les applaudissements partiront ; c'est de là que les rappels de fin d'acte retentiront ; c'est de là que l'enthousiasme naîtra et de là qu'il se communiquera.

Les entr'actes trouveront la queue de tout à l'heure silencieuse et recueillie ; et c'est encore elle qui, la représentation terminée, se pressera à la porte de sortie des acteurs et fera la haie pour les « voir de près », pour se pénétrer de leur image, pour recueillir leurs sourires, continuant là un enthousiasme qui n'est pas éteint.

Et vous, artistes de talent, qui êtes l'objet d'un tel culte, laissez-vous gentiment admirer par cette poignée d'âmes fidèles, qui ont foi en vous, qui savent au besoin vous défendre avec chaleur ; et soyez-leur reconnaissants de leur naïf amour ; vous n'avez pas de meilleurs ni de plus sincères amis...

Joanne DEUIL-PEROT.

MENUS FAITS

— Une dame habitant la province s'est distinguée depuis le début de la guerre par un jusqu'aboutisme intransigeant autant que barrésien. Depuis quelques jours elle est à Paris, et, voyez le contretemps, les multiples notes parues dans les journaux et concernant l'éventualité d'une irruption nocturne des Goths, lui causent une frayeur non dissimulée. « J'en suis malade ! » dit-elle. — Comment peut-elle mieux avouer qu'elle aimait la guerre — pour les autres ? Suave nature !

— Très suggestif. M. Paul Meunier décerne d'imprévisibles satisfécits. Le 25 janvier, c'est M. Henry Simond, de l'Echo de Paris, qui est imprégné « d'infiniment de distinction » ; le lendemain, c'est le typhoïdique Capus qui est « très éminent ». — A qui le tour ?

— Simple essai de rectification. Le Journal du 24 janvier met en titre : « Pour la sécurité de Paris, masquons les lumières. » C'est une utopie. L'obscurité a pour résultat certain de forcer les assassins volants à jeter leurs bombes au hasard. C'est tout. Mais le hasard peut malheureusement favoriser leur atroce besogne. L'obscurité totale serait un empêchement à la reconnaissance de l'emplacement de la capitale, si le mugissement formidable et répété des sirènes et autres clacsons d'avertissement n'était là pour le leur révéler.

— Interprétations. Si l'on dit, comme M. Barrès (Echo de Paris, 2 juillet 1917) : « Le robinet d'Amérique est ouvert, pour aller toujours grossissant, et ne s'interrompre jamais, jusqu'à la submersion de l'Allemagne. » On est persona grata parfaitement orthodoxe. Mais si l'on répète cette information parue dans le Journal du 22 janvier 1918 : « L'Ukraine, grenier de la Russie, faisant la paix, c'est le ravitaillement alimentaire de l'Allemagne assuré. » On propage, paraît-il, le plus exécrable défaitisme ! Mon Dieu ! moi, je veux bien. Mais où est la vérité ?

— On annonce que Ch. Rappoport remplacerait Paul Erio au Journal pour dénaturer la Révolution russe. Toute vraisemblable qu'elle soit, cette nouvelle demande confirmation.

— On annonce que la Ligue des Droits de l'Homme va marcher pour la défense des principes dont elle a la garde. Ceci est tout à fait incroyable, car on ne peut défendre ce qu'on a livré.

ERM.

Lettre ouverte à M. Paul-Hyacinthe Loyson

Ainsi vous continuez, Monsieur, cette campagne de calomnies indignes qui ne sauraient en fait discréditer que vous-même !

Non content d'avoir tenté de compromettre l'homme dont la pensée illumine aujourd'hui le monde, vous vous efforcez à nouveau de salir l'écrivain qui rallia autour de son nom tout ce qui reste de noble et d'indépendant parmi ceux qui pensent et parmi ceux qui combattent. Car, vous ne l'ignorez pas, le succès de *Au-dessus de la Mêlée* fut grand chez ceux du front...

Certes, l'attitude de Romain Rolland n'a pas été toujours telle que nous l'eussions voulue. Directeur incontestable d'une fraction de la Conscience Européenne, réunissant les suffrages, sinon unanimes, tout au moins très nombreux, des Elites, il eût pu jouer, dans le grand conflit des idées qui se livrait autour de lui, un rôle plus important. Romain Rolland, homme de cabinet, s'est tenu toujours en dehors de l'action directe.

Sans doute, est-il seul juge de ses actes. Mais apprenez-le, Monsieur, vos arguments ne porteront jamais sur nous. Car c'est plutôt de son excès de timidité que de son excès de hardiesse que nous pourrions lui faire grief.

« Rollandistes » nous sommes, « Rollandistes » nous nous

targuons de demeurer toujours, quel que soit le sens, faux d'ailleurs, que vous donniez à ce mot. Et j'ai la certitude d'exprimer en ces lignes l'opinion de tous mes confrères qui mènent, sous l'égide de quelques anciens, le rude mais glorieux combat pour la Vérité et pour la Justice, lorsque je vous ferai remarquer que rien ne fera fléchir en nous la foi fervente en la victoire prochaine de notre Cause de Paix mondiale et de Solidarité humaine.

Nous acceptons néanmoins volontiers une franche et loyale controverse. Rien ne doit, n'est-ce pas, échapper à la critique. Mais combattons à armes égales ! Opposez à la doctrine de Romain Rolland une thèse personnelle. La contestation d'une attitude n'est pas une critique. Son œuvre immense mérite, ce me semble, bien d'autres réfutations !

Avant de clore ce message, où je me suis efforcé, vous me rendrez au moins cette justice, de garder le ton correct qui sied à toute polémique entre gens honnêtes, tolérants et respectueux des opinions d'autrui, souffrez que j'exprime ici ma profonde stupéfaction.

Vous accusez (dans la Revue du 1^{er} janvier, p. 70, appendice 1) Romain Rolland d'avoir pour disciple intime un apologiste de Bonnot, un maquilleur de cadavre, un ami de *Paris-Genève* et insulteur de femme (M^{me} Debran, directrice de *Pour le Droit*). Vous avez donc, Monsieur, la mémoire bien courte. Et il ne vous souvient point des campagnes que vous meniez, en 1912, contre M^{me} Raymond Poincaré, femme d'un homme politique, qui n'est pas précisément de votre bord, mais femme tout de même.

Je ne pense pas que la personne visée par vous ait jamais répandu sur M^{me} Debran des bruits aussi diffamatoires...

Il ne vous appartient pas, après avoir trainé dans la boue le passé et la vie intime d'une femme, d'offrir à d'autres des leçons de tact, de dignité et d'élégance morale.

WALDEMAR-GEORGE.

QUATRAINS

I

Preuve que l'ennemi perd pied et qu'il se noie,
C'est les expédients auxquels il est en proie :
Journaux disciplinés, pions enrégimentés,
Régime martial courbant les libertés.

II

On va nous décréter la consolation :
Nous aurons un diplôme orné d'un autographe.
O bonheur ! Nous pourrions vénérer la parafe
Qui signa l'Ordre de mobilisation !

III

J'étoufferai si bien la vérité vivante
Sous le fardeau savant du faux organisé,
Que de l'accusateur je serai l'accusé,
Et de l'obscurité la clarté triomphante !

ERMENONVILLE.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

UN DROLE DE QUARTIER

Roman

VI. — Un infâme projet (Suite)

« C'est ici l'un des moyens sur lesquels nous comptons pour la démoralisation des masses. Tout assassin, tout cambrioleur ou malfaiteur quel qu'il soit sera portraituré en tête de notre journal, côte à côte avec le général glorieux, le philanthrope et le sauveteur de l'humanité. Il en résultera bientôt dans la cervelle des simples une confusion complète, étant donné surtout que l'éducation par l'image est plus vive et plus persistante que celle par la lecture, d'ailleurs plus laborieuse. Il convient que la nouvelle génération perde la notion de l'honneur, et que la gloire pour elle soit une ; qu'on l'acquiert en se sacrifiant comme un héros, ou un explorateur ; ou, avec beaucoup moins d'efforts, en fondant une banque fictive ou en assassinant un garçon de recettes.

« En mettant ainsi chez nous, sur la même manchette, un pur génie et le dernier des forbans, nous arriverons en outre à cet autre résultat de développer chez les tarés de l'humanité le prurit de la notoriété. Nous provoquerons donc inconsciemment le crime, en même temps que nous avilions le dévouement. Cela sera donc de la parfaite anarchie.

« Au point où j'en suis arrivé, mes frères, je pense que vous commencez à vous rendre compte de la bonne besogne nihiliste que nous pourrions faire. Il y aura pourtant encore beaucoup d'autres moyens de compléter cette œuvre de désagrégation sociale. Je poursuis.

« Etant donné la puissance nouvelle que nous serons, vous comprenez la destruction que nous pourrions faire, ou faire faire par d'autres auxquels nous fournirons les moyens. Par exemple, les escroqueries financières les plus colossales trouveront en nous le levier qu'il leur manquait jusqu'à ce jour. Comme nous ferons payer très cher notre réclame à tous les aigrefins qui s'en serviront, il s'ensuit que nous prospérerons nous-mêmes de la ruine des gogos qu'ils auront perpétrée. Quelle joie délicate pour un pur nihiliste de détruire et, par surcroît, de se faire payer pour cela !

« Pouvoir toucher chaque jour des millions de lecteurs, c'est le levier auquel je fais allusion. C'est cet instrument admirable et nouveau dont le rastaquouérisme, n'en doutez pas, saura tirer un parti merveilleux. Vous verrez pulluler les remèdes aussi étranges qu'étrangers. Les inventions les plus funestes et les plus saugrenues, devront, par ce moyen, s'imposer à la masse. En outre les loteries sous toutes leurs formes, les ventes à crédit, les prêts d'argent, la thérapeutique nocive, les maisons de santé discrètes, les entreprises de galanteries, etc., etc., prendront une importance inconnue jusqu'alors. L'alcoolisme, cette autre gangrène que nous devons favoriser, recevra une impulsion décisive, et vous verrez se multiplier les lancements d'apéritifs et de liqueurs les plus invraisemblables. Ah ! ce sera un beau spectacle, — et qui emplira nos caisses !

« D'autre part, notre Rédaction s'imposera par sa qualité surchoix. Les grands leaders, les sommités littéraires, les membres de l'Institut, les ministres ou ministrables qui nous fourniront de chroniques seront largement rémunérés avec les fonds venus de cette manière. Nous leur ferons manger de ce pain-là. Ah ! Ah ! ce sera drôle ! On pourra voir en première page l'éloquent et patriotique appel d'un grave et vénéré philanthrope en faveur de la repopulation et du devoir civique ; et,

« un peu plus loin, les offres nombreuses de matrones (discretion assurée), qui donneront au premier un démenti d'autant plus piquant que ce seront elles qui paieront la copie attentionnante, et que le vénérable moralisateur passera à l'un de nos guichets toucher un argent qu'elles auront versé à un guichet voisin.

« En vain nos stipendiés tenteront de subtils *distinguos* entre la partie administration et la partie rédaction. Ils diront, par exemple : la publicité est comme un mur affermé, sans que le journal soit responsable de ce qu'on affiche sur ce mur. Le lecteur ne saurait s'y méprendre, et c'est d'ailleurs tout profit pour lui, puisque les bénéfices réalisés servent à l'amélioration du journal.

« Ces protestations assez semblables à celle d'un amant qui parle de la pureté de sa flamme en vivant des cadeaux d'une prostituée, seront trop visiblement intéressées pour tromper qui que ce soit, et nos rédacteurs eux-mêmes ne les formuleraient que pour se donner du cœur au ventre en passant à la caisse. Nos plumitifs auront beau dire, ils ne seront jamais que les rince-cuvettes de nos souscripteurs-michés.

« D'ailleurs, nous saurons donner à ces protestations affectées des démentis flagrants et répétés, en étendant partout le fameux « mur » et même dans les chroniques scientifiques et médicales qui paraissent devoir comporter le sérieux de l'intégrité. Des rédacteurs compétents, et qui auront par ailleurs donné des gages à notre cause, nous aideront à faire ce parfait gâchis, qui sera encore de la vraie besogne nihiliste. Nos millions de lecteurs, d'e plus en plus démoralisés, acquerront la conviction que tout est vérial, et que la réussite : commerciale et financière, le talent, la science, la gloire et même les vertus, tout est affaire de puffisme. Il faut que la nouvelle génération ne croie plus du tout au désintéressement, et que la dignité ne lui paraisse que comme le masque de l'avidité ; de sorte qu'elle dira, cette génération : l'hypocrisie est un hommage que la vertu rend au vice. — Ce sera délicieux !

« Si quelque folliculaire farouche, faisant profession d'indépendance, tentait quelque part de galvaniser un pamphlet en coupant péniblement chaque semaine la queue de son chien, nous devrions lui ouvrir nos colonnes et l'y attacher avec des chaînes dorées, afin de démontrer qu'il n'y a pas d'indépendance qui tienne, et que l'affectation d'incorruptibilité n'est qu'un artifice pour augmenter son prix ; et aussi que notre puissance est telle qu'elle amène et conquiert les plus réfractaires. La captation dans ces conditions de quelques démagogues bon teint, et de quelques purs constituera un spectacle parfaitement déconcertant pour les naïfs qui les suivent. Et si, par la suite, ils continuaient au dehors des campagnes virulentes dans leurs feuilles obscures, on comprendrait aisément que c'est leur dépendance chez nous qui fait bouillottes leurs petites marmites « indépendantes ».

« Or, je vous le demande, quoi de plus démoralisant, si ces pamphlétaires ont du talent et affectent d'avoir du caractère ?

(A suivre.)

ERMENONVILLE.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.



Imp. BERFSNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris